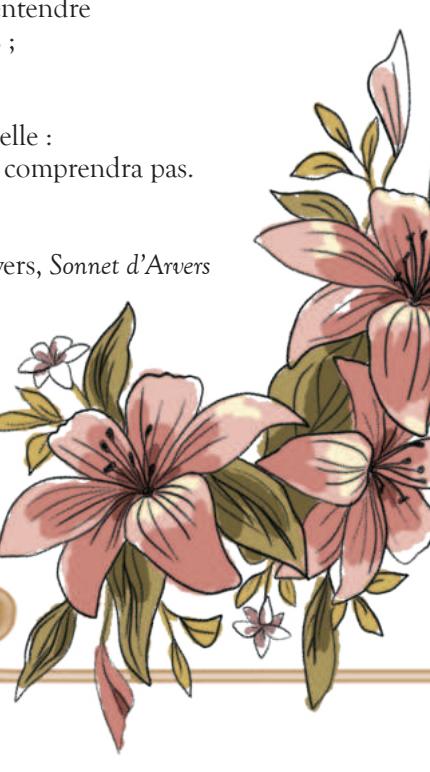




ALIX D'ANGALIE  
À REBOURS



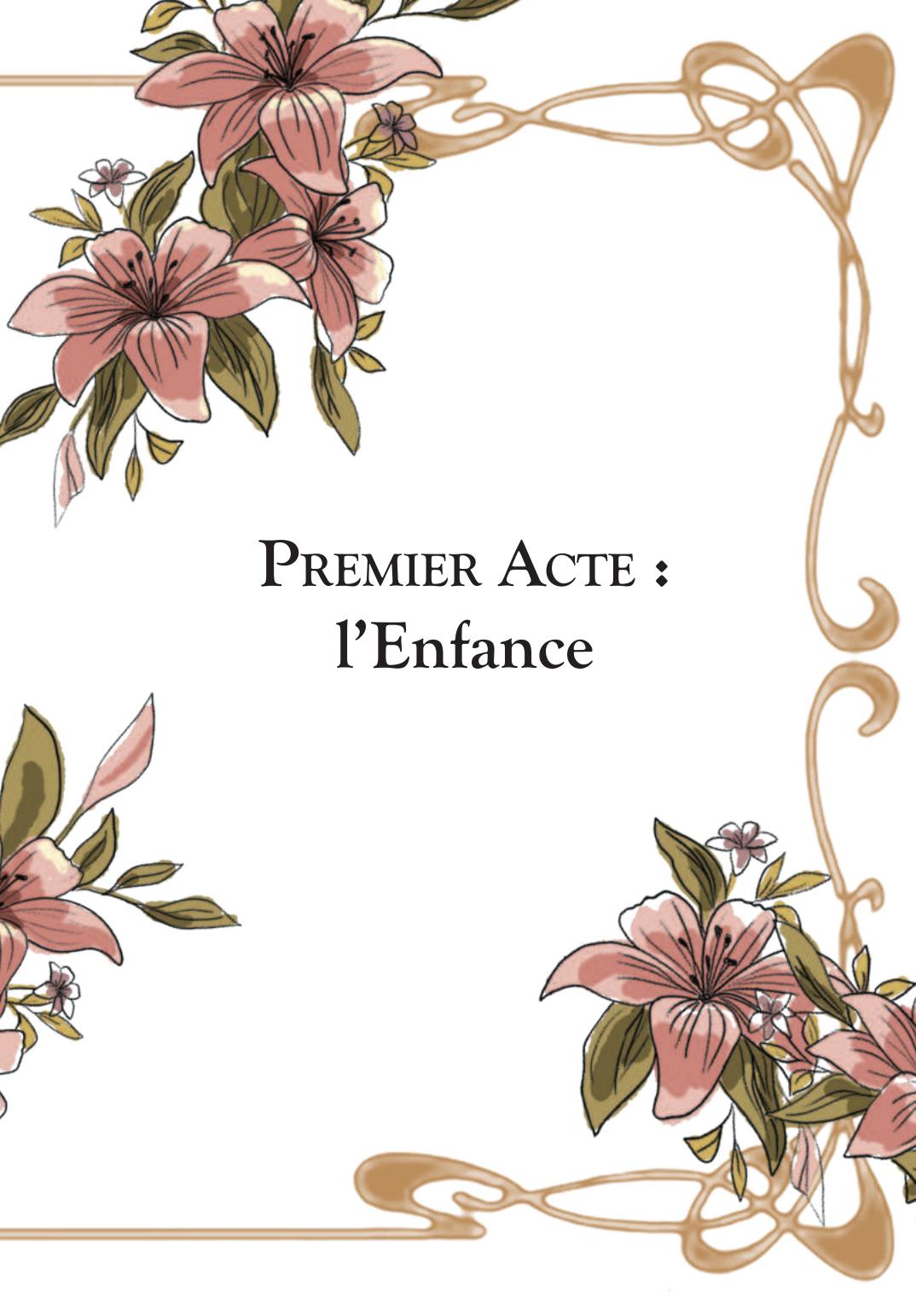
Mon âme a son secret, ma vie a son mystère,  
Un amour éternel en un moment conçu :  
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,  
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,  
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire,  
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,  
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,  
Elle suit son chemin, distraite et sans entendre  
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas ;

À l'austère devoir pieusement fidèle,  
Elle dira, lisant ces vers tous remplis d'elle :  
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

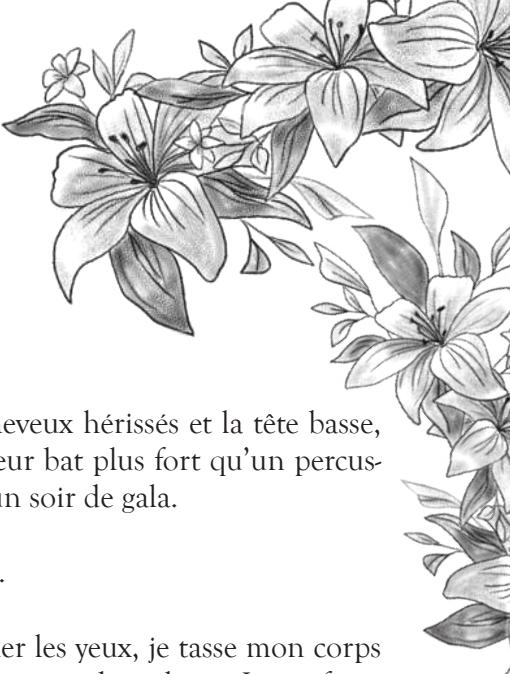
Félix Arvers, Sonnet d'Arvers



# PREMIER ACTE : l'Enfance



# 24 août 1895



J'ai les paumes moites, les cheveux hérisrés et la tête basse, rentrée dans les épaules. Mon cœur bat plus fort qu'un percussionniste sur la grosse caisse par un soir de gala.

Je me demande si elle m'a vu.

En résistant à l'envie de fermer les yeux, je tasse mon corps chétif au creux de la moulure qui me sert de cachette. Les enfants ne sont pas autorisés à fréquenter ces couloirs durant les horaires d'ouverture, et si l'on me surprenait à batifoler dans les galeries publiques du Palais Garnier, mes parents seraient mis dehors.

Je frémis à cette idée ; la peur en profite pour mener un nouvel assaut contre ma volonté.

La statue de satyre sous laquelle je me suis réfugié semble néanmoins me porter chance. Entraînée par l'adulte qui l'accompagne, la petite fille aux cheveux clairs s'éloigne sans m'apercevoir.

J'ose un soupir soulagé.

Lorsqu'elle est apparue en haut des escaliers, j'ai cru défaillir. L'instant d'avant, je patrouillais sans bruit de hall en couloir sous le regard de pierre des sculptures aux tenues légères. Seul et étourdi, comme souvent.

Et voilà que je me suis retrouvé coincé dans une niche, sous les jambes d'un satyre, à attendre la seconde fatale, à maudire mon inconséquence et, je dois l'admettre, à observer l'enfant



avec fascination.

À présent que le danger s'éloigne, je peux l'épier à loisir. Sa démarche est souple, son port de tête, fier et élégant. Ses membres déliés et son chignon serré me font aussitôt penser à une danseuse. Toutefois, le costume sombre, le haut-de-forme, la montre à gousset et la moustache parfaitement taillée de l'homme qui l'accompagne contrarient mes suppositions. Les coulisses de l'opéra ne sont pas un endroit décent pour les jeunes filles de bonne famille.

Je me rappelle soudain que mon père m'attend pour monter un décor. Je m'arrache à mes pensées en même temps qu'à mon refuge. Aussi discret et silencieux qu'une ombre, je rebrousse chemin et m'enfonce dans les entrailles de l'opéra.



— Te voilà, Jeannot !

Sous les broussailles grises de ses sourcils, mon père peine à dissimuler son soulagement. Il faut bien admettre que j'ai presque autant de talent pour le retard que pour la menuiserie. Son regard azur glisse jusqu'au cadre de bois installé sur l'établi central de notre repère. Cinq ouvriers s'affairent dans la pièce, en un ballet improvisé digne de rivaliser avec ceux donnés au-dessus de nos têtes. L'endroit n'est pas vaste, mais c'est suffisant pour des experts tels que mon père et ses collègues. Ils sont machinistes, accessoiristes, peintres, menuisiers... et souvent tout cela à la fois.

Deux ombres plus pataudes sillonnent l'atelier à leurs trousses, observant, écoutant et tâchant de ne pas s'attirer de réprimandes. Les cheveux blonds ébouriffés d'Alfred s'agitent derrière l'ébauche d'un décor tandis qu'Eustache m'adresse un signe de la main, éclaboussant au passage le sol de peinture. Le

rouge luisant de ses bonnes joues rondes m'évoque brusquement le sucre d'orge oublié dans la poche de mon pantalon. La chaleur l'aura rendu tout collant... Hélas, dans l'immédiat, je ne peux rien y faire ; on a d'autres projets pour moi.

— Nous allons placer le carreau, m'annonce mon père en découvrant avec délicatesse un rectangle de verre fraîchement découpé. Sois très prudent.

Ses prunelles me scrutent. Le message est clair : pas d'inattention dont j'ai le secret.

Avec l'aide de Raoul, le père d'Eustache, nous soulevons la surface tranchante et l'insérons dans le cadre. La vitre se niche sans heurt à l'endroit prévu et mon père commence aussitôt à m'expliquer comment nous allons l'y fixer. La tension qui planait sur l'atelier s'estompe et les langues se délient.

— Encore un naufrage à la Une d'hier, commente Raoul.

Les ouvriers acquiescent sombrement. Presque tous sont d'anciens marins. Ils aiment échanger à propos des voyages, des navires et, plus tristement, des tempêtes. Mes camarades et moi n'y accordons qu'un intérêt limité. Le seul vaisseau que nous connaissons, c'est le palais de cordes et de poutres qui abrite notre enfance.

L'arrivée d'un machiniste armé d'un journal m'octroie un instant de répit suffisant pour plonger la main dans ma poche, me saisir de ma friandise et l'engloutir sous les ricanements d'Alfred et Eustache.

— Ils ont secouru des rescapés ! s'exclame mon père en lisant par-dessus l'épaule du possesseur de la gazette.

— Pour une fois, grommelle Raoul.

Pinceau levé, Eustache s'approche de moi avec un air de conspirateur :

— Un ami à lui est porté disparu depuis le naufrage de *La Renarde*, le mois dernier.

— Ils ont retrouvé que huit matelots et des débris, ajoute Alfred depuis l'arrière de son panneau de bois. C'est mon père qui me l'a dit.

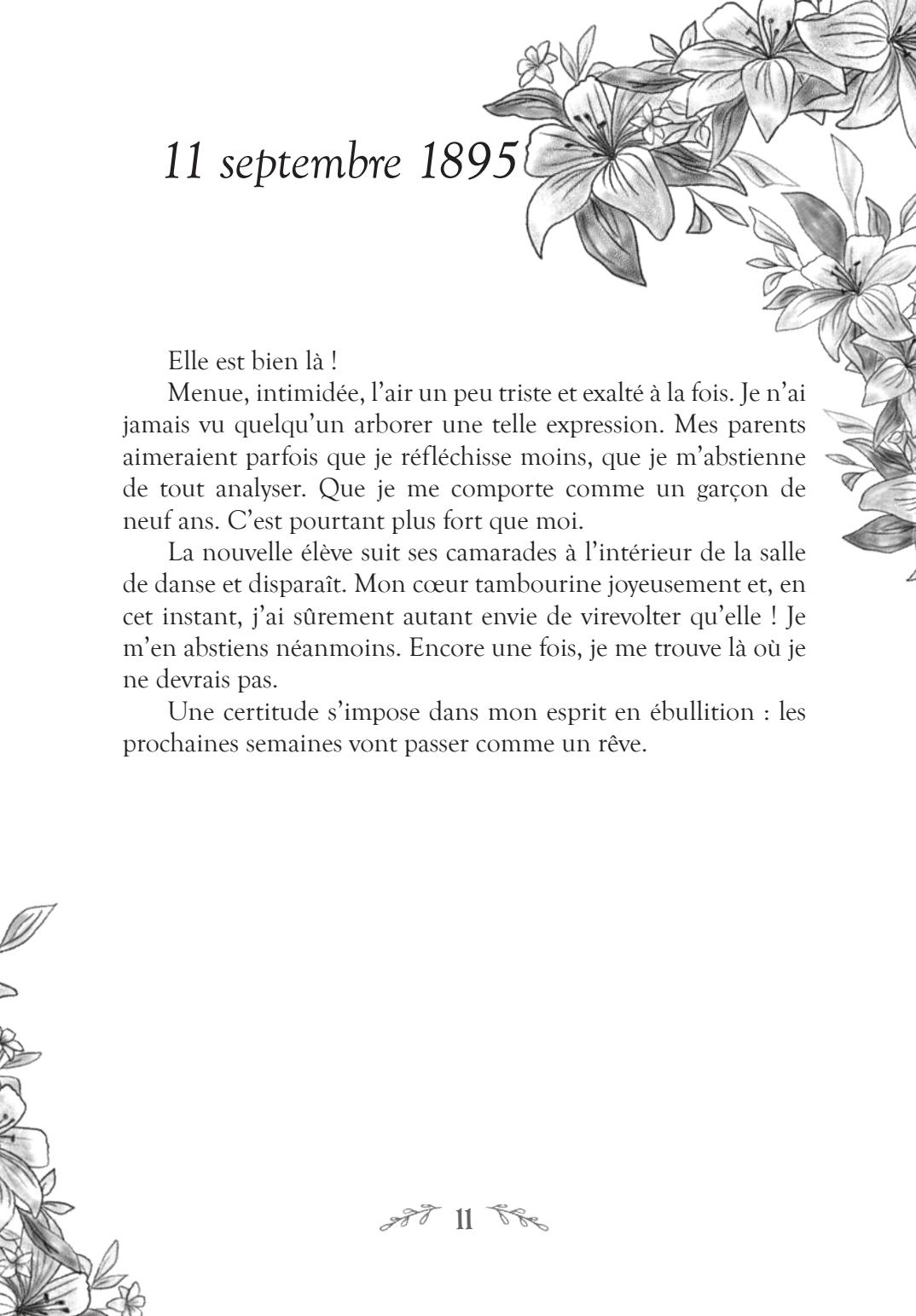
Comme si ce mot détenait le pouvoir de capter leur attention, les intéressés se tournent soudain dans notre direction et nous aperçoivent en train de bavarder oisivement.

— Eustache ! aboie Raoul. Peinture !

— Jeannot, ponçage.

Alfred disparaît aussitôt et nous nous empressons de nous remettre à l'ouvrage sous la surveillance de nos paternels. Nous ne sommes peut-être pas dans la marine, ici, mais parfois, je trouve que ça y ressemble beaucoup.





# 11 septembre 1895

Elle est bien là !

Menue, intimidée, l'air un peu triste et exalté à la fois. Je n'ai jamais vu quelqu'un arborer une telle expression. Mes parents aimeraient parfois que je réfléchisse moins, que je m'abstienne de tout analyser. Que je me comporte comme un garçon de neuf ans. C'est pourtant plus fort que moi.

La nouvelle élève suit ses camarades à l'intérieur de la salle de danse et disparaît. Mon cœur tambourine joyeusement et, en cet instant, j'ai sûrement autant envie de virevolter qu'elle ! Je m'en abstiens néanmoins. Encore une fois, je me trouve là où je ne devrais pas.

Une certitude s'impose dans mon esprit en ébullition : les prochaines semaines vont passer comme un rêve.



16 décembre 1895

L'arrière de la scène s'est transformé en ruche bourdonnante. Partout, les machinistes s'affairent à monter le décor de la représentation de ce soir, sous l'œil prudent des menuisiers. Pour mon père et deux autres ouvriers, il s'agit non seulement d'effectuer le travail, mais aussi de l'enseigner.

Alfred et Eustache sont d'un an mes aînés, bien que je n'aie aucunement la mémoire des dates. Mon esprit, tout encombré de mots et de rhétorique, semble incapable de faire la moindre concession envers les chiffres. Seule Nellie, la fille de la maîtresse couturière, a eu la bonne idée de naître la même année que moi. Dans quelques jours, j'aurai dix ans, tout comme elle.

Grâce aux indications de mon père, nous assemblons un salon coquet aux murs garnis de baies vitrées. J'ai beau savoir qu'il ne s'agit que d'un décor, j'ai l'impression d'être entré dans l'un des plus élégants hôtels particuliers de Paris.

Raoul surprend mon regard et désigne les fenêtres factices :

— Imagine un peu quand les peintres auront achevé les détails du parc, derrière les carreaux !

Je pousse un sifflement admiratif, aussitôt sanctionné par les œillades furieuses des machinistes.

On ne siffle pas sur la scène.

Alfred et Eustache ne manquent pas de se moquer ouvertement de mon étourderie. Leurs sarcasmes ricochent sur le plateau sans m'atteindre. Non, ce qui me trouble, c'est l'expression réprobatrice de mon père. Je baisse le front, honteux.

Quelques secondes plus tard, enfin libérés de nos obligations,

nous filons derrière la scène en courant, trop heureux de nous soustraire à la vigilance et aux remontrances des adultes.

Sans même nous consulter, nous grimpons dans les étages, jusqu'aux abords des salles de répétition des danseuses. Une quinzaine de fillettes en justaucorps s'exercent sous les indications autoritaires du professeur. Alfred et Eustache commentent à voix basse la souplesse des élèves ; je n'ai d'yeux que pour mon inconnue aux cheveux clairs.

Depuis son arrivée, en septembre dernier, elle a accompli d'énormes progrès. La nostalgie a déserté ses beaux yeux bleus, où ne demeure qu'un appétit vorace pour son art. Je monte l'observer dès que je le peux, si possible lorsque Alfred, Eustache ou même Nellie sont occupés ailleurs. Si l'un d'eux s'apercevait de mon admiration pour une danseuse, tout le bâtiment en serait aussitôt averti, et je deviendrais le sujet de commérages favori de ses habitants.

Et puis, elle pourrait venir à l'apprendre.

